

ÉLISABETH GASPAR

L'AMOUR  
FANTÔME

roman

*nrf*

GALLIMARD



L'AMOUR  
FANTÔME

DU MEME AUTEUR

*nrf*

NI VU NI CONNU.

ÉLISABETH GASPAR

L'AMOUR  
FANTÔME

roman

*nrf*

GALLIMARD  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>  
5<sup>e</sup> édition

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© 1958, *Librairie Gallimard.*

La première forme que j'aperçois est blanche et grasse. Elle remue devant moi. Nous sommes peut-être sur un radeau. Une eau pâle et plate nous entoure sans trop y croire. Il fait jour à peine.

Il y a aussi ces chuchotements, ce langage inconnu. Cela ne fait rien. J'ai l'habitude de ne rien comprendre. Ce qui m'intrigue, c'est ce nom que quelqu'un vient de prononcer à quinze pas d'ici. Il me rappelle quelque chose, ce nom. On dirait que c'est le mien. Il est même très possible que je me nomme Sépia Cabagouse puisque je crois m'en souvenir. Je pourrais dire : « Sépia Cabagouse a soif », en parlant de moi. Je pourrais dire : « J'ai soif », en pensant à Sépia. Il s'agit logiquement de la même personne.

Les Cabagouse sont originaires du Con-

minent. Etablis en Moyenne-Trophésie depuis cinq ou six générations, ils doivent leur fortune et leur gloire à l'industrie des ronds de serviette. Tous mes oncles, tous mes cousins occupent de hauts postes administratifs ou autres. Ils y accèdent sans effort et souvent même avant leur naissance. Et tout cela grâce aux ronds de serviette dont un de mes aïeux fut l'inventeur. Comme vous pouvez voir, cette Sépia Cabagouse est d'excellente famille.

La Moyenne-Trophésie est une île coupée en deux par un canal qu'enjambent des ponts noirs et roux. Sur l'un de ces ponts, un photographe, le visage enfoui sous son suaire, immortalise les passants au hasard. Puis il leur tend sa carte de visite. L'usage veut que l'on jette cette carte aussitôt, mais discrètement, afin de ne pas vexer le photographe. Sinon on risque d'aller chercher les clichés à l'endroit indiqué sur la carte, de décacheter l'enveloppe et de tomber inanimé sans avoir satisfait sa curiosité.

Pardon, je me trompe. Quelque chose est arrivé depuis. Je suis certaine qu'il n'y a plus de photographe sur le pont et que la légende des clichés maudits ne tient



plus debout. Mais je ne saurais dire pourquoi. Je m'en souviendrai plus tard.

J'étais la plus jeune des Cabagouse. Mes parents prétendaient n'avoir pas eu d'autres enfants. Mais je les soupçonnais de me cacher quelque chose de cet ordre. La Moyenne-Trophésie était une île, je l'ai dit. Était, puisque je n'y retournerai plus. Des arbres fatigués de leur exotisme bordaient le canal. Quant à la mer, on l'apercevait à peine. Les silos, les filatures, les paquebots immobiles sous le minium provisoire, ne lui octroyaient que des brèches infimes. Sur la promenade et sur la plage, c'était la foule qui mangeait l'horizon. Et le reste du temps, c'était le brouillard, ou bien, c'étaient les requins. Ces derniers faisaient beaucoup parler d'eux.

Une autre particularité médiotrope, c'était la Falaise Volcanique. Elle envoyait au ciel blanc de gros paquets de fumée sulfureuse et sur la ville des tremblements de terre. Je me souviens d'un matin où le

buffet noir de la chambre voisine quitta son mur pour venir se planter devant mon lit. Puis je le vis regagner sa place en silence. Une autre fois, une partie du lustre de la salle à manger se décrocha toute seule et tomba dans la soupière. Nous mangeâmes néanmoins la soupe. Quelquefois, des gens mouraient dans les tremblements de terre. Mais c'étaient toujours des étrangers.

Il m'est impossible d'étendre la main. Elle est là, pourtant, ma main. L'autre n'est pas loin non plus. Mais elles travaillent contre moi, mes deux mains. Elles me laissent tout ignorer. Quant à mes jambes, elles fonctionnent encore moins. Je me demande vraiment ce qu'elles sont devenues.

La forme blanche s'humanise peu à peu. Elle bouge. Mais cela dure des années, ces mouvements pris au ralenti. Le temps de m'endormir, de me réveiller, de me rendormir cent mille fois. A chacun de mes

réveils, je pourrai constater un écart de deux ou trois millimètres. Constater, c'est une façon de parler. Car je manque de mémoire et d'attention pour vérifier ce qui s'est produit autour de moi. La mémoire, l'attention, il me semble que je n'en ai pas entendu parler depuis l'école. Laissons cela. Mieux vaut dormir encore.

Ça y est, je dors. L'école, c'est fait pour empoisonner l'enfance. Même en vieillissant, je n'ai guère changé d'avis à ce sujet. Car j'ai vieilli depuis cette époque, cela est certain. Je me souviens d'avoir eu vingt-cinq ans, un jour d'été et de malheur. Mais je ne sais pas combien de temps me sépare de ce jour.

Revenons à l'école où les petites filles me regardaient bêtement. Je leur faisais peur et elles commentaient cette peur entre elles en mon absence. C'était bien dommage, car quelques-unes me paraissaient jolies et j'eusse aimé les chatouiller affectueusement. Or leur terreur changeait ma tendresse en violence. Je me jetais sur elles pour les pincer jusqu'au sang, pour les mordre au mollet ou à la fesse. Alors ça glapissait. Mais on ne me renvoyait pas de l'école. On ne me grondait même pas.

On me passait tout parce que j'étais d'influente famille.

Ma mère sortait peu. Des dames affligées de chapeaux à fleurs venaient prendre le thé dans sa chambre où régnait une lourde odeur de maladie. Ma mère souffrait d'un perpétuel orgelet qui occupait ses jours et ses nuits. Elle ne pensait jamais à autre chose.

Mon père voyageait beaucoup. Cela faisait partie de son métier. De chaque voyage il me rapportait un livre illustré. Toujours le même, car mon père avait la mémoire déficiente.

A part ces détails je connaissais peu mes parents. Ils parlaient devant moi une langue hermétique. Ils me jouaient gravement la comédie. Je les inquiétais parce que je ne leur posais jamais de questions. Et parce que je ne répondais pas aux leurs. Mes silences les faisaient rougir, ils devaient leur rappeler des cochonneries.

A quatorze ans il me fallut renoncer à

l'idée de devenir un homme. Ce que je fis sans trop de peine. Je me trouvais beaucoup moins déplaisante que les autres filles de mon âge. L'acné juvénile qui ornait leur front et leurs pommettes ne voulait pas de moi. Le soir, je mettais les souliers à hauts talons de la petite bonne pour aller voir des films interdits aux moins de seize ans. Mes parents le savaient. Ils me laissaient faire car un médecin leur avait conseillé de ne jamais me contrarier.

Ils menaient une vie conjugale sans reproche, mes parents. Jamais de dispute, jamais de désordre entre eux. Les orgelets de ma mère et le puritanisme de mon père rendaient impossible que l'un trompât l'autre. Ils ne dormaient pas ensemble, mais ils s'écrivaient beaucoup lors des voyages de mon père. Ils se disaient vous dans leurs lettres. Tout porte à croire que je suis née moi-même de cette chaste correspondance.

C'est très agréable de dormir et de se payer ainsi la tête des surveillants qui veulent à tout prix que vous soyez dans le coma. Car, tout en dormant, j'ai réussi à identifier cette forme blanche. C'est un surveillant ou plutôt une surveillante. Il m'est arrivé quelque chose de considérable. Mais je n'aime pas l'espèce médicale. Autant ne pas ouvrir les yeux.

J'évoquais mes parents. C'étaient des gens intègres. Ils vivaient si solidement ancrés sur leur absence d'imagination que, me croyant pareille à eux, ils me laissaient courir où bon me semblait. Cette liberté me rendit exigeante envers moi-même. J'enviais les enfants d'ivrogne, les enfants de prostituée et même les enfants dont les parents divorçaient fréquemment. Ils avaient tout pour devenir révolutionnaires, ces enfants. Pour eux, c'était normal de combattre l'injustice. De croire à quelque chose de meilleur. Rien de tel chez les Cabagouse. Pas même un divorce. Rien qu'un désert d'honorabilité, de naphthaline, de camomille. Seuls les courants d'air dignes de confiance passaient par les ronds de serviette.

A quatorze ans, je n'avais pas encore

quitté l'Archipel. Mes longues promenades solitaires remplaçaient les voyages. La Falaise Volcanique m'attirait à cause même du danger qu'elle représentait. La Falaise. C'est l'été et c'est l'après-midi. Des vapeurs de soufre et de sel se nichent dans mes cheveux trop blonds. Je suis à peine vêtue. Les autres filles de mon âge ont des poitrines de nourrice. Elles sont pudiques. Elles vont faire pipi à deux ou à trois dans les bosquets. Elles gloussent et elles baissent les yeux au moment prescrit. Je n'ai rien à voir avec tout cela.

Me voilà en zone dangereuse. La lave durcie brûle mes pieds nus. La fumée me fait larmoyer. Je suis venue pour l'horizon. Je veux le voir tout entier, tout bleu. Sale fumée. Sale fumée trouée d'azur et d'émeraude. Ça gronde et ça remue autour de moi. Je m'imagine être là pour accomplir quelque chose, pour vaincre un monstre marin. Pour découvrir une mine de plutonium. C'est le jeu de toujours. Je me figure n'avoir plus personne au monde, n'avoir jamais connu personne. Je viens de nulle part. Une ville m'attend, lente et ignorée, faite de surprises et de bonnes lampes jaunes. Je pousserai une porte au hasard,

j'entrerai comme chez moi dans une demeure étrangère. Impassible devant les visages défaits par ma seule présence, je mangerai leur soupe sans avoir à dire merci. Je dormirai au chaud, heureuse de pouvoir repartir sans un mot d'adieu...

Ça me brûle. Ça va cracher. Je ne sais plus que faire de mes pieds, je tente vainement de me déplacer tout en les gardant en l'air. Un mur de fumée jaune m'empêche de reculer. Il n'y a plus que la mer pour me rafraîchir. Il faut descendre vers les ronflements mouillés qui répondent au râle des cratères. Descendre plus vite. Plus vite. On dirait qu'il fait moins chaud. Mais l'écume et le soufre s'unissent pour former d'impénétrables nuages. Pourtant, l'eau est tout près. Là. Je la sens qui me fait des chatouilles. Mes mains lâchent la paroi rugueuse. Je glisse sur des roulements de pierre, sur des joujoux de lave ancienne. Je tombe. Je me fais mal. La mer me reçoit sans un sourire. J'entrouvre les yeux sur un royaume vert d'épouvante. Des animaux pétrifiés déchirent mes genoux. Les requins pourraient venir. C'est la saison des requins. Il faut sortir de là.



Il faut sortir à la nage. Il faut... je ne sais plus...

Enfin. Me voilà la tête hors de l'eau. Mais il y a comme une marmite de brouillard autour de moi. L'eau est tiède, avec une surface couleur de pétrole. Il faut nager du côté où c'est plus lumineux. Voilà. Ça va mieux. On dirait que la marmite s'élargit. Mes doigts ne s'y heurtent plus. Le tonnerre sous-marin quitte mes oreilles pour faire place à des bruits plus familiers. Lentement, ménageant mes forces, je nage dans le sens obligatoire, là où je devine le port, la ville, l'ennui. Mais pour l'instant je ne distingue encore que la mer, tantôt tiède et indulgente, tantôt glaciale sous son voile de fumée. Je la scrute de tous mes yeux. Les requins pourraient venir.

Je ne sais plus. Je n'ai jamais su si c'étaient des mains ou des pagaies que l'on me tendit. Me voilà transportée au creux d'une barque de pêche. Les hommes semblent nombreux et il me faut du temps.

pour comprendre qu'ils ne sont que deux. Ils m'ont épluchée de mes vêtements trempés. Ils m'ont enveloppée dans une bâche durcie de sel marin. Maintenant, ils me font boire du rhum. Ça me plaît. Je vide le flacon. Puis je me mets à rire. La mer, comme par miracle, s'étire de tout son bleu et les petites îles s'y posent comme des étoiles de sparadrap. Quelques haillons de fumée s'envolent au large.

En me redressant, j'ai fait glisser la bâche. Je ne saurais même pas dire si je l'ai fait exprès. A la manière dont les deux bougres me regardent je comprends que je suis toute nue et que ça ne leur est pas égal. Pourtant, ils m'ont bien déshabillée tout à l'heure. Mon short et ma chemisette sèchent au vent, à l'autre bout du bateau. Qu'est-ce que ça peut leur faire de me voir ainsi ? Que dois-je faire, moi ?

J'opte pour le rire. Afin de leur montrer que je n'ai pas peur. Mes camarades de classe hurleraient. Je ne ferai pas comme elles. J'arbore un gros sourire. Alors le plus jeune des deux bonshommes s'approche. C'est un mulâtre. Il n'est pas très beau. Je le laisse venir. Ils sont deux et je suis seule. Si je me débattais, la barque

coulerait. Il vaut mieux le laisser faire le gars. D'autant plus que ça a l'air de l'amuser beaucoup. Je suis la procédure avec attention. J'ai à peine cessé d'être une enfant et je n'aurai jamais été vierge. C'est trop beau. Les pucelles me font horreur. Je raconterai à tout le monde ce qui m'arrive. Je vois leurs têtes d'ici...

— Enlève-toi, c'est mon tour, dit le plus vieux des deux. Il est barbu. Il me plaît encore moins que le premier. Mais c'est son tour, il a raison. Il serait injuste de ne pas le laisser s'amuser aussi. Je suis une femme qui amuse les hommes. Cette idée ne m'est pas désagréable.

Quelle lenteur ! La surveillante est debout. La porte va s'ouvrir, elle craque. Des lettres rouges dansent au plafond, nous sommes le même jour, la même minute, peut-être la même seconde. Devrais-je essayer de bouger ? A quoi bon ? Les images, oubliées ou réinventées, sortent de

leur coquille. Elles racontent et remuent à ma place.

Vous voulez savoir comment cela s'est terminé ? J'aimerais bien m'en souvenir. Voyons un peu... il me semble que j'ai quitté la barque au port de Santa Vicina. Je dus prendre le vapeur pour rentrer en Moyenne-Trophésie. Je n'avais pas d'argent pour payer le trajet. Mais la seule mention du nom de mon père me dispensa de toute formalité.

C'était la rentrée des classes. Je rassemblai autour de moi toutes les jeunes filles boutonneuses et pudiques afin de leur raconter mon aventure. Elles ne me crurent pas. Elles me couvrirent d'insultes. Elles me traitèrent d'abominable menteuse.

Quelques jours passèrent. Ma mère brava son inévitable orgelet et m'emmena chez un médecin. Celui-ci me fit monter sur un billard, les pieds dans des étrières. Il brandit des ciseaux, des fers à friser. Puis je pus me rhabiller et sortir. Au salon, je feuilletai un cahier antialcoolique en pensant à autre chose. Une demi-heure plus tard, ma mère vint me rejoindre, toute éplorée, un orgelet bien mûr à chaque





ÉLISABETH GASPAR

## L'AMOUR FANTÔME

Sépia Cabagouse est la fille du maître d'une île appelée la Moyenne Trophésie. Après une adolescence tumultueuse ; après avoir été chef de bande et avoir eu beaucoup d'amants, Sépia est à présent veuve d'une sorte de géant qui a été tué dans une émeute. Notre héroïne s'enfuit sur le continent. Elle veut y rechercher Tonix, le seul homme qu'elle ait vraiment aimé. Tonix est pianiste, et Sépia ne l'a vu qu'une fois. Il est « l'amour fantôme ».

Durant sa quête, Sépia apprend qu'elle est ruinée. Lorsqu'elle trouve enfin Tonix, qui ne l'aime pas, et qu'elle tente de le tuer avec sa maîtresse, c'est elle qui est blessée, gravement.

Ce roman, aux qualités littéraires éblouissantes, propose au lecteur, en même temps qu'un symbole qu'il est passionnant d'interpréter, une histoire remarquable par la violence, la rage, la vigueur, la rapidité.

